Document généré le 24 avr. 2024 07:59

Inter
Art actuel

Collection soluble
Installation et performance de Patrice DUCHESNE — 7 février au 2 mars 2003

Guy Sioui Durand

Numéro 86, hiver 2003–2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45897ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Sioui Durand, G. (2003). Compte rendu de [Collection soluble : installation et performance de Patrice DUCHESNE — 7 février au 2 mars 2003]. *Inter*, (86), 34–35.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Collection soluble

Installation et performance de Patrice DUCHESNE_7 février au 2 mars 2003

DISSOLUS_____ Guy SIOUI DURAND

Dès le soir de son vernissage au Lieu, centre en art actuel de Québec, en février 2003, trois phases instables dictent le sens comme autant d'ambiances vivantes de *Collection soluble*, l'installaction de Patrice DUCHESNE. Son œuvre va combiner :

_ une stratégie installative d'occupation globale de l'espace de la grande salle du Lieu intégrant des pièces sculpturales ;

_ une première performance associant « corps et sport » au-dehors de la salle d'exposition, dans le bureau attenant au centre d'artistes ;

_ une délirante situation d'immersion interactive, un bain de nuit, enrobant de buée les volontaires présents.

Collection soluble a donc pris d'ouverture sa pleine signification alchimique d'« installaction »[1]. Aux origines des objets entrant dans la construction des œuvres agglomérées en salle, vont se greffer les deux actions performatives – que l'artiste nomme « imperfactions ». La première s'est voulue une manipulation ludique contaminant le bureau du Lieu. La seconde, tard dans la nuit, incitait de manière irrévérencieuse les regardeurs encore présents à réellement « s'immerger » au cœur de cette collection d'objets reliés entre eux par d'insolites tubulures et aboutissant dans la piscine remplie d'eau chaude par un cortège de bouilloires en plein mois de février glacial !

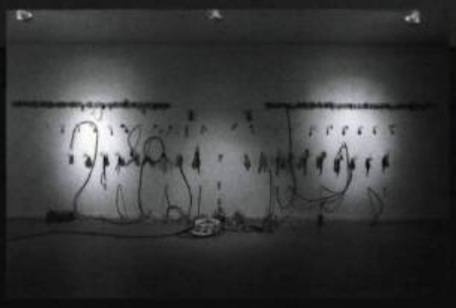
Des agglomérations de choses remises au jour[2]

À coup sûr, *Collection soluble* « convoquait » de manière hybride sculpture, peinture et performance dans la grande salle d'exposition. Pour ce faire, l'artiste pluridisciplinaire a figé des ustensiles, outils domestiques familiers et divers articles de sport faisant principalement référence à l'eau (plomberie, jardinage, piscine familiale, planches à voile, habit de plongeur, lingerie pour la plage) donnant à voir trois œuvres-fictions. D'où l'impression, au premier regard, d'une dérive installative dans toute la salle agglomérant trois pièces distinctes.

En circulant, chacun pouvait reconnaître des bribes d'usage quotidien d'objets « collectionnés » et, par là, **recomposer** des souvenirs domestiques appartenant aux vacances casanières ou à la mer : cette piscine d'enfants comme celles que l'on voit dans les cours de maison de banlieue, cet alignement au mur d'une série de verres (ceux dans lesquels on « laisse » nos brosses à dents, nos dentiers ; le fond d'un verre de boisson de trop ; ou bien un pinceau dans un bocal de diluant sur le comptoir), là un tablier de jardinier... Et que dire de ces boyaux, filages et autres outils et bidules que l'on empile sous les comptoirs de la cuisine, dans l'atelier de la cave ou dans le cabanon et le garage ? Que sais-je : plomberie, chauffage, machinerie ? Et puis s'y retrouvaient encore épars ces équipements de sport (natation, planche à voile, escrime, plongée sous-marine)...

Patrice DUCHESNE a-t-il apporté tout son bric-à-brac pour construire une œuvre plastique, pouvait-on penser un instant ? Au regard d'ensemble, il faut dire, c'est l'importance harmonieuse des couleurs aux dominantes de rouge, de vert et de bleu dans lesquelles « baignaient » ces objets (solides) en liaison fluide. On aurait pu s'imaginer être à l'envers de tableaux troués par où les couleurs des peintures s'échappaient. Là, sur le grand mur, les verres et tubulures possèdent leur symétrie : les grandes vitrines ne perdent pas le rythme des vagues en évoquant la baignade tandis que sur le mur à l'entrée le tablier de sirène rouge vif fait face à celui du fond couvert d'une toile de piscine bleue. Le tout crée un agréable jeu d'échelles. C'est que l'artiste a toujours possédé et développé ce goût pour des ordonnancements symétriques, une esthétique du désordre, je dirais.

Or, à bien observer, on s'aperçoit que les liens construits par les boyaux et tubulures façonnent d'autres formes que celles de l'usage quotidien et ludique. Les installations étaient aussi « peuplées » d'excroissances et de protubérances moins familières, par exemple ces gants-mains se liquéfiant, en métamorphoses, de moins en moins solides. Des sécrétions et autres transformations en substance molle surgissaient çà et là !



Du solide au fluide

Subtilement, voilà que ces conduits reliaient et faisaient symboliquement circuler des liquides plus inquiétants que l'eau. Malgré la relative quiétude picturale des couleurs joyeuses et la familiarité des objets assemblés de l'ensemble, *Collection soluble* laissait suinter une vie bio-organique de partout, dans, sous et sur ces objets. La cuisine, l'atelier et les instruments d'amusement viraient en laboratoire : « [L]a contamination opère tout à côté ; la décoction aseptique déborde et se sature ; les doigts de silicone prolifèrent [...][3] ». La procédure installative camouflait une chimie de ce qui **se décompose**, de ce qui change.

De la dissolution du spectateur dans l'œuvre

Cette énergie dissidente sous-jacente n'avait rien d'un hasard. Elle deviendra encore plus explicite avec la métamorphose de l'artiste constructeur-peintre-installateur en performeur à deux reprises le soir du vernissage. Entre l'état solide de l'installation et l'état agité de la performance va prendre place un hybride : l'installaction.

On peut aborder les installactions comme des dispositifs ouverts d'expériences existentielles de participation, d'échange, de transformation : il s'y passe quelque chose, un « agir communicationnel » où l'artiste et les gens expérimentent, vivent, créent un art à micro-échelle, dans l'œuvre, pour ensuite contaminer d'art vivant le lieu, ses infrastructures et la conscience des regardeurs. Ce sera le cas pour *Collection soluble* avec les deux actions de l'artiste.

Du golf

Le bureau tout à côté de la salle d'exposition du Lieu est aussi un endroit convivial. On s'y rencontre et discute. Une table, des chaises et divans côtoient les ordinateurs et bureaux de travail. L'endroit était tout à fait *approprié pour l'exécution de la première des deux* « imperfactions » de DUCHESNE.

La table de bois sera son « terrain de golf » mais d'un genre bien étrange. Comme pour ses performances antérieures – lors d'*Émergence* à l'îlot Fleurie (2000), au lancement de la revue *Esse* (2001) ou encore lors d'*ArTbord* 2 (2002) – le performeur apporte dans un récipient des objets à manipuler. Cette fois le contenant en est un de transport de bouteilles comme ceux qu'utilisent les revendeurs de friandises et de boissons gazeuses dans les stades et arénas... ou sur la plage.

Ayant retiré la nappe noire d'office recouvrant la table, DUCHESNE y substitue une nappe jaune et y dépose son bac. Ce dernier contient une série de masses gélatineuses à mi-chemin entre l'aspic de nos grands-mères et le *jelly fish* de certaines plages. Puis il va utiliser un appareil photo Polaroid pour s'autophotographier en action. Mais à la différence de placer l'image dans un album souvenirs comme c'est le cas pour les photos de vacances, le performeur se servira des clichés pour stabiliser les pattes de la table. Une curieuse valse de déglutition des bouchées prises dans les « gélatinures » – des masses à mi-chemin entre solide et liquide, en parfaite logique avec certains des éléments de l'installation – et de partie de golf jouée debout sur la table à frapper des morceaux de la « matière molle » va s'engager. Ce mixte entre corps organique et gestes sportifs oscillait entre l'ingestion-digestion et l'allusion au monde nautique de par l'allure flasque de cette bouffe.

De la baignade

Quiconque expérimente de l'intérieur, en « inter actes » de surcroît, une installaction ne perçoit plus l'œuvre de la même manière. C'est ce qui est arrivé à quelques-uns lors du bain performatif de nuit initié par DUCHESNE *pour sa seconde « imperfaction »*.

Dans la nuit, lorsque la buée s'est mise à recouvrir les grandes fenêtres de la salle du Lieu, résultat du remplissage d'eau chaude de la piscine placée dans la pièce pour « un bain de nuit » performatif et de l'extrême froidure d'hiver au-dehors, j'ai eu le sentiment que l'essentiel de l'intention de l'artiste culminait *in situ*. La buée dans les grandes fenêtres, reflet de la sueur ou des frissons, enroba l'actionnisme des corps, rythmes et sons exultant de cette piscine, la nuit venue. Cette buée, me suis-je demandé, ne contenait-elle pas de « l'essence humaine » interactive, dernier état des passages du solide au soluble de l'installaction ?

Collection soluble s'est alors justement métamorphosée en une implosion tendant à dissoudre le rôle de spectateur-regardeur en proposant une zone commune des dérives du privé (le bain) au public (le centre d'art). Ce faisant, la tactilité des choses manipulables (les fondus de colle sur les objets du quotidien comme effet de dissolution et de sécrétions dramatiques) que l'on frôlait le long des murs comme exposition allait devenir affaire de rythme festif tribal.

Avec *Collection soluble*, DUCHESNE nous a « plongés » habilement dans les phases solide/fluide/vapeur d'une réelle/irréelle collection-connection au Lieu, au point de s'y retrouver dans le même bain, question de vérifier jusqu'à quel point il pouvait y avoir, à l'opposé de la problématique de la *Biennale de Venise* 2003 clamant la « dictature du spectateur », une dissolution de celui-ci !

Photos : François BERGERON

1 Lire le numéro 74 de la revue *Inter, art actuel*, « Installaction », notamment Richard MARTEL, « Du performatif comme matière : La métaphysique des substances », p. 2-3. 2 Christine MARTEL, extrait du communiqué du Lieu, centre en art actuel présentant l'exposition. 3 *Ibid.*